

BUREAUX: RUE NAIN, 1.
Roubaix, Tourcoing:
Trois mois. . . . . 12 f.
Six mois. . . . . 23
Un an. . . . . 44
L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT: J. MENDEUX
Le Nord de la France:
Trois mois. . . . . 12 f.
Six mois. . . . . 23
Un an. . . . . 44
ANNONCES: 15 centimes la ligne
RÉCLAMES: 25 centimes
— On traite à forfait —

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grand-Chaussée. A PARIS, chez MM. Havas, Laffitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 1<sup>er</sup> FÉVRIER 1871

Voir aux dernières nouvelles

Dépêches télégraphiques

Nous empruntons aux journaux de Lille les deux dépêches officielles suivantes que la préfecture n'a pas jugé utile de nous communiquer:

Le ministre de l'intérieur aux préfets. Bordeaux, 30 janvier.

Le ministre de l'intérieur et de la guerre a fait passer ce matin à M. Jules Favre à Versailles, une dépêche pour lui demander de sortir du silence gardé par le gouvernement de Paris et de faire connaître le nom du membre du gouvernement dont l'arrivée était annoncée, ainsi que les motifs qui peuvent expliquer son retard.

Il a réclamé en même temps des détails précis sur la situation générale et sur le sort de Paris.

Pour copie conforme: Le préfet du Nord, P. BEAT.

Bordeaux, 31 janvier, 12 h. 45 matin.

Le ministre de l'intérieur aux préfets.

Dans sa séance du 31 janvier, le Conseil municipal de Bordeaux a adopté à l'unanimité la délibération suivante qui a été transmise immédiatement au gouvernement.

En présence des événements qui se produisent, le Conseil municipal de Bordeaux proteste contre toutes conditions de paix qui ne sauvegarderaient pas complètement l'honneur national.

Il adjure la délégation de Bordeaux de rester à son poste et de continuer à préparer avec la plus grande énergie la guerre à outrance.

Vive la République!!!

Pour copie conforme: Le préfet du Nord, P. BEAT.

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Bordeaux, 28 janvier 1871.

D'après une communication officielle, le général Clinchamp est nommé commandant en chef de la première armée en remplacement de Bourbaki qui l'avait lui-même désigné comme son successeur éventuel, et qui se trouve, par suite d'un malheureux accident, hors d'état de continuer son service actif.

Londres, 31 janvier.

Le bruit courait hier à Versailles que le général Ducrot s'est empoisonné.

On écrit de Berlin au Daily Telegraph qu'il est possible que le prince de Roumanie abdique au moment que désignera M. de Bismark.

Le traité qui unit la Bavière à l'empire allemand a été signé hier.

On pense à Versailles que l'Empereur y restera pendant les négociations de la paix, afin de hâter la conclusion des affaires.

DÉPÊCHES PRUSSIENNES

Berlin, 30 janvier.

L'empereur d'Allemagne est attendu ici.

Versailles, 29 janvier.

L'empereur retournera à Berlin dans la quinzaine avec son état-major, sauf MM. de Bismark et de Moltke.

Le bruit court que le général Ducrot s'est empoisonné, après s'être exposé deux fois à la mort dans la dernière sortie.

Le général Beaufort, en quittant Versailles, était tellement agité qu'il est tombé sous les roues de la voiture dans laquelle il voulait entrer.

Versailles, 29 janvier.

Officiel.—Devant Paris l'exécution de la convention a continué le 30 sans entraves.

Près de Blois, le colonel Bellow a brûlé, le 28 janvier, le pont, parce que l'ennemi avançait sur la rive gauche de la Loire vers la ville.

L'ennemi s'est retiré le 29 de nouveau vers le Sud.

Le 28, le 2<sup>e</sup> corps a pris, près de Nozeroy, un transport de voitures ennemies. La 4<sup>e</sup> division de réserve s'est avancée le 26 jusqu'à Passavant; elle a fait 200 prisonniers.

Le corps de Bourbaki se trouvait entre les colonnes du général Manteuffel et la frontière suisse.

Arbois, 30 janvier.

L'avant-garde de l'armée du Sud et la 14<sup>e</sup> division ont atteint hier Pontarlier.

L'armée française se retire. Lambacourt et Chaffois ont été pris d'assaut.

Nous avons fait 3,000 prisonniers et capturé 6 canons.

On lit dans l'Echo du Parlement du 1<sup>er</sup> février:

De Paris même nous ne savons absolument rien. Depuis le 23, plus aucun renseignement n'a été donné au monde sur la situation intérieure de la capitale. Sans doute on n'a plus expédié de ballon, parce qu'on espérait rétablir sur le champ le service des postes. Mais rien ne transpire à cet égard. Il faut une permission des autorités allemandes pour sortir de Paris, sans doute aussi pour y entrer. Les trains sont rétablis du côté de l'Ouest pour le ravitaillement. On ne sait pas s'il en sera du même du côté du Nord.

D'après de vagues renseignements publiés par la Gazette de Cologne et le Globe de Londres, il y aurait eu des désordres à Paris, le 26, à tel point que le général Vinoy aurait dû ordonner aux troupes de faire feu sur la populace. L'ordre se serait rétabli ensuite, sauf à Belleville.

La garnison des forts a été logée en partie dans les casernes et en partie dans les édifices publics de la ville. Une division de l'armée régulière, tout armée, et la garde nationale sédentaire maintiennent l'ordre; presque tous les habitants qui avaient émigré de la rive gauche à la rive droite sont retournés à leurs domiciles.

De Bordeaux les avis ne sont pas plus explicites que de Paris même. Une manifestation a eu lieu contre l'armistice, mais M. Gambetta, malade physiquement et moralement ne s'est pas montré et n'a, par conséquent, pu faire connaître ses intentions.

Le Times, en constatant l'impression universelle du soulagement causée en Angleterre par la signature d'un armistice qui doit forcément conduire à la paix, exprime l'avis que si M. Gambetta persistait à vouloir continuer une guerre à outrance, il condamnerait le pays à un démembrement, et porterait un coup funeste à l'unité française.

On ne sait trop du reste sur quel élément de force M. Gambetta pourrait fonder l'espoir d'une résistance sérieuse. La dernière armée sur laquelle il ait pu compter, celle de Bourbaki, est dans une complète déroute, à ce point qu'elle a franchi avec armes et bagages la frontière suisse où elle sera probablement prisonnière.

Nous n'avons eu qu'aujourd'hui l'explication d'un fait assez étrange: la continuation des opérations militaires du côté de Belfort. La zone de la Côte-d'Or, du Doubs et du Jura est provisoirement exclue de l'armistice. Ce fait s'explique par l'énorme importance stratégique de la place assiégée par le général Werder. Le général Clinchamp vient d'être appelé au commandement des troupes françaises dans cette région, en remplacement de Bourbaki, et les opérations vont être poursuivies avec énergie, sans que le résultat en puisse être douteux.

Les Prussiens après avoir occupé Guise pendant plusieurs jours, l'ont évacué jeudi matin.

Ils ont frappé le canton du Cateau d'une contribution de guerre de 825,000 francs, calculée d'après le chiffre des habitants, à raison de 25 francs par tête. Il paraît que ces messieurs, qui ont régularisé l'incendie et érigé le pillage en système, procèdent d'après le même tarif; dans les pays qu'ils occupent d'une façon permanente, ils ajoutent une contribution de 50 francs par tête, payable par chaque douzième.

Nous ne pensons pas qu'ils aient obtenu la moitié de ce qu'ils demandaient et c'est sans doute pour cela qu'ils ont emmené M. Aug. Seydoux, comme à Solismes MM. Ménard. La commune de Croize a payé cinq francs par habitant. Espérons que les événements empêcheront de venir chercher le complément.

M. Parmentier du Nouvion, qui avait été à Saint-Quentin parlementer avec le général en chef, n'a obtenu de lui que cette réponse: « J'ai ordre de mon Roi, de mon Empereur, de vous imposer cette contribution. Retirez-vous. »

Pour la réquisition de chevaux faite au Cateau, le commandant prussien avait ordonné que tous les habitants du canton amenassent le même jour leurs animaux au chef-lieu, menaçant d'une confiscation et d'une amende les propriétaires des chevaux qui seraient trouvés à ce moment dans la campagne. Les officiers allemands en ont choisi trente parmi ceux amenés et donné des reçus.

On nous rapporte que dans plusieurs endroits, des soldats de l'infanterie prussienne ont arrêté des passants pour leur enlever leurs chaussures en disant « que les leurs étaient usées et qu'ils n'avaient pas le moyen d'en acheter d'autres. »

(Observateur d'Avesnes.)

Nous complétons et rectifions les premiers renseignements que nous avons reçus sur le bombardement de Landreocies.

Le feu de l'ennemi a duré depuis deux heures et demie jusqu'à cinq heures du soir. C'est au lieu dit le Grimpet qu'était sa principale batterie, celle qui a incendié l'arsenal et le quartier de l'église. L'attaque du côté du Sambretou, commencée la première, avec 3 canons seulement, n'était qu'une feinte, destinée à tromper les assiégés. Cette batterie a heureusement fort mal pointé et ses projectiles, renversés à peine quelques cheminées, sont allés se perdre dans la forêt de Mormal.

On évalue à plus de 600 les obus lancés par les Prussiens; le premier tomba au milieu de la ville, sur la maison habitée par M. Catoire. La compagnie de pompiers, énergiquement commandée par M. Martin, a fait preuve en cette occasion de courage et de dévouement; le sapeur Joseph, tout spécialement, aidé par un artiller de Douai, a sauvé des flammes, sous une grêle d'obus, une partie du mobilier de la maison contiguë à l'arsenal.

La maison de M. Sculford-Renard a reçu 30 obus, qui, en éclatant à l'intérieur, ont littéralement pulvérisé le mobilier; celle de M. V. Solé 30 ou 40; celle de M. Carton est à moitié détruite. L'escalier de l'église, l'orgue sont à refaire, un projectile est tombé sur le maître-autel après avoir fracassé un lustre.

Les habitants, loin de se laisser effrayer par les effets destructeurs de cette première attaque, étaient résolus au sacrifice de leurs intérêts pour secondar l'inébranlable résolution du commandant supérieur. La garde nationale était à son poste sur les remparts, quelques minutes après le rappel, et a contribué au service de l'artillerie; le colonel seul manquait et nous n'avons pas besoin d'insister, nous écrivons, sur l'effet produit par cette absence, au moment du danger, de l'homme qui avait réclamé l'honneur de commander la défense du pays.

Les Prussiens ont emmené tous leurs morts et leurs blessés; quatre ou cinq voitures en étaient chargées, on les a vus passer à La Groize et au Cateau, où un

habitant a failli attirer un mauvais parti en demandant au colonel s'il était vrai que Landreocies fut rendu. Ils ont laissé sur le terrain trois roues de canon, ce qui montre que leurs pièces ont été atteintes et les bâtiments de la gare montrent plusieurs mares de saug. L'insuccès de ce coup de main peut donc tempérer un peu le douleur qu'a causée chez nous la défaite de Saint-Quentin.

Le Cateau, 27 janvier 1871.

Depuis cinq à six mois, vous avez connu nous beaucoup entendu parler de la guerre, mais vous ne pouvez pas vous figurer ce que c'est. Il faut avoir vu les Prussiens nez à nez pour le comprendre. Nous qui les avons eus chez nous de samedi à hier, c'est-à-dire pendant six jours, qui les avons logés, nourris et servis jour et nuit, qui en avions au tant que la maison pouvait en contenir, nous pouvons en dire quelque chose. Ils sont enfin partis hier, mais en annonçant qu'ils reviendraient, car des 850 mille francs qu'ils réclamaient, ils n'en ont touché que 133 mille.

Le pays est dévasté; outre l'argent qu'ils réclamaient, ils ont enlevé par centaines de voitures de foin, de paille et d'avoine, et ils ont pris par dessus le marché les voitures et les chevaux qui leur amenaient ces provisions; ils ont choisi une trentaine des plus beaux chevaux du canton et les ont pris en échange de bons qui n'ont rien certainement aucune valeur; ils ont pillé tous les magasins d'épicerie et enlevé sucre, le café, etc.; ils ont vidé toutes les caves et tous les estaminets, volé tout ce qu'il y avait de pain et de viande chez les boulangers et les bouchers, pris des vaches et des moutons dans toutes les fermes, enlevé toutes les chaussures des cordonniers et même des particuliers; ils ont été jusqu'à déchausser des gens au milieu de la rue. Il va sans dire que le tabac et les liqueurs ont été pillés avant tout.

Des piquets d'hommes armés parcouraient les rues, entrant de porte en porte, et faisant des perquisitions dans les maisons; on enlevait tout ce qui convenait à ces messieurs, on le mettait sur des tombereaux qui les suivaient, et en route pour St-Quentin quand la voiture était pleine. Au moindre signe de résistance, on pillait et on brisait tout dans la maison.

Le jour de leur départ, ils devaient enlever tout ce qu'ils pourraient trouver de bon en fait de matelas, de pantalons et de vin. Heureusement qu'une alerte nous en a débarrassés. Jusqu'à quand? nous n'en savons rien; nous les attendons maintenant à chaque heure du jour et de la nuit.

Pour nous priver de tout, ils ont fait sauter le pont St-Benin et autres ponts du chemin de fer, anéanti nos deux télégraphes, enlevé ou gaspillé les marchandises en gare, démolé les wagons, dévasté la gare et l'Hôtel-de-Ville. Jamais vous n'avez vu de pareille orgie, vous ne pourriez même pas vous en faire d'idée sans l'avoir vu de vos propres yeux.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 2 FÉVRIER 1871.

— 14 —

LES DEUX FEMMES DE L'EMPEREUR

NOUVELLE HISTORIQUE

Chapitre XIV.

LA FÊTE TROUBLÉE.

SUITE

— Eh bien! dit Joseph après un moment de réflexion, je suis prêt à vous suivre. »

Elle s'inclina et traversa la foule d'un pas rapide pour atteindre, par une petite porte latérale, l'escalier de la galerie. Joseph, admirant la taille élancée et la démarche légère de cette femme, se

disait:

« Voilà une aventure en bonne forme! Tâchons de la mener dignement à fin. » Quand ils furent dans une des loges de la galerie qui régnait autour de la salle, il reprit:

« Nous voilà seuls maintenant; parle donc, beau masque, en quoi puis-je te servir? »

— En m'écouter, Sire.

— C'est pour cela que se suis ici.

— Jurez-le moi de m'écouter jusqu'au bout! Jurez-le moi par la femme que vous avez aimée, juré-le moi par le souvenir d'Isabelle!

— Isabelle! s'écria Joseph en traissailant. Vous êtes bien téméraire, madame, de prononcer ce nom, ici surtout! Cependant je remplirai votre désir, et, par la mémoire d'Isabelle, je jure de vous écouter! »

A cette réponse, elle lui prit la main et la pressa sur ses lèvres; puis elle le pria de s'asseoir et se plaça en face de lui.

« Sire, dit elle alors, je vous vous raconter l'histoire d'une femme que Dieu a bénie et maudite tout à la fois, qui pourrait être la plus heureuse, si elle n'était pas la plus malheureuse des femmes! »

— Vous parlez par énigmes. Comment peut-on être à la fois bénie et maudite? »

— Sire, c'est une bénédiction du Ciel que d'être susceptible d'un amour passionné, et c'est une malédiction que d'aimer sans être payée de retour!

— C'est une plus grande malédiction encore que d'être l'objet d'un amour feint. Je sais cela, j'en ai fait l'expérience, et jamais je ne m'en consolerais.

— Sire, la femme dont je vous parle donnerait avec joie une année de sa vie pour que l'objet de son amour eût, rien qu'un moment, la condescendance de lui faire croire qu'il l'aime; pour qu'il la gratifiât, rien qu'un moment, d'un sourire amical. Juge combien il faut qu'elle soit malheureuse et humiliée, puisqu'elle se contenterait du simulacre de l'amour. Et ne croyez pas qu'elle ait à rougir de son brûlant amour. C'est un amour légitime, béni par la main du prêtre, car celui qu'elle aime, c'est son mari, Sire!

— Et pourquoi ne répond-il pas à son amour? demanda Joseph d'un ton dur.

— Parce qu'elle lui a manqué! répondit-elle timidement; parce que, le jour de leur mariage, elle a eu le triste courage de lui révéler une souillure corporelle momentanée. O Sire, ne vous levez pas; écoutez-moi; vous me l'avez promis à nom d'Isabelle!

— Eh bien donc continuez dit Joseph se laissant retomber sur le divan.

— Cette femme a commis une grande faute, reprit la dame d'une voix émue; mais elle l'a cruellement expiée, car elle adore son mari, quoiqu'il la dédaigne, la méprise. Tout trace de sa maladie a disparu depuis longtemps; il n'y a plus de malade que son cœur; mais cette maladie sera mortelle si son mari ne lui fait pas grâce, s'il ne lui pardonne pas enfin une

faute qu'elle n'a commise que par amour pour lui. Quel n'a point été son repentir, que n'a-t-elle point tenté pour obtenir son pardon! Mais il est impitoyable.

Quand elle lui tend la main pour l'implorer sans mot dire, il se détourne; quand elle lui écrit d'une main tremblante ce qu'il refuse d'entendre de sa bouche, il lui renvoie ses lettres sans les ouvrir; quand elle pénètre dans son appartement et tombe à genoux, suppliante, il s'empresse de sortir. Oh! il est cruel dans son châtiement. Mais elle l'aime en dépit de tout, et elle espère encore le désarmer un jour. La poignante angoisse de son cœur l'a fait recourir à la ruse pour forcer son mari à l'entendre. Comme il allait entreprendre avec sa famille un voyage dans lequel elle ne devait pas l'accompagner, elle eut recours à ses parents et obtint d'eux la permission de suivre secrètement leur fils. Ils lui ménagèrent, en outre, les moyens de lui parler sans témoin. Et maintenant, mon maître et mon roi, elle implore à genoux la grâce de celui qu'elle aime! Oh! Sire! cessez enfin d'être cruel; tendez-moi la main et permettez-moi de rester à vos côtés! Si vous ne pouvez pas m'aimer, au moins tolérez-moi, et souffrez que je vous aime et que je vous le dise!

Elle était tombée à genoux, et, arrachant son masque, elle montra à Joseph le visage pâle et baigné de pleurs de sa femme.

« Madame, répondit-il froidement, grâce à ma promesse, je vous ai écoutée

jusqu'au bout. Permettez-moi maintenant de vous répondre. La politique m'a imposé une femme; les convenances m'obligent à la souffrir à mes côtés, quoiqu'elle m'inspire, vous savez bien pourquoi, la plus profonde antipathie; comment donc l'aimerais-je? Vous m'aimiez, dites-vous, madame; c'est un malheur dont je vous plains, et dont je désire que le sage Van Swieten vous guérisse aussi heureusement que de votre maladie. Sachez d'ailleurs, madame, que l'amour ne constitue pas un droit à un amour réciproque, et que, quand une femme a la témérité d'offrir son cœur à un homme qui ne le lui demande pas, il ne peut que la dédaigner et la mépriser! Voilà ma réponse! Et comme j'ai encore le malheur d'être regardé comme votre mari, j'ajouterais: Vous êtes venue secrètement ici contre ma volonté; mais j'ai le droit d'exiger obéissance de celle qui passe pour ma femme, et en vertu de ce droit, je vous ordonne de retourner sur-le-champ à Vienne, et de veiller à ce que cette entrevue soit notre dernière. »

Et, sans honorer d'un regard de compassion cette femme qui gisait brisée de douleur, Joseph quitta la loge et regagna le bal.

Mais quel est ce cri de douleur qui retentit dans la pièce où Marie-Thérèse fait sa partie? Pourquoi la musique se tait-elle tout-à-coup? Pourquoi toute cette foule se précipite-t-elle avec effroi hors des salons?

Au moment où le roi des Romains se